



## **TEXTES DE LOUISE BERTRAND**

### **ATELIERS D'ÉCRITURE**

Animés par Michèle Lesage

*Les fauteurs de mots*

Écrit par Louise Bertrand

Photographie : Louise Bertrand

Illustration et mise en page : Philippe Fournier

© Louise Bertrand. Tous droits réservés. 2026

Les auteurs de mots, éditeur numérique - Lesfauteursdemots.com

Pour nous joindre :

9185 Place de Galinée, Montréal, Qc, H2M 2A4, Canada

Courriel : [info@lesfauteursdemots.com](mailto:info@lesfauteursdemots.com)

En vertu de la *Loi sur le droit d'auteur* (L.R.C. (1985), ch. C-42), toute copie ou reproduction destinée à une utilisation collective est interdite. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par la loi L.R.C. (1985), ch. C-42.

## Table des matières

<b>Un précieux héritage</b> .....	5
<b>À la faveur de l'humidité</b> .....	6
<b>Véhicule incendié, son corps retrouvé</b> .....	7
<b>Magie</b> .....	8
<b>À fleur de peau</b> .....	9
<b>Au jardin des orchidées</b> .....	10
<b>Après la célébration</b> .....	12
<b>La palette de bolo</b> .....	14
<b>Catastrophe au large</b> .....	16
<b>Sentir le sapin</b> .....	17
<b>Je préfère écrire</b> .....	19
<b>Les points sur les hi</b> .....	20
<b>Honneur, Honnêteté, Habileté, Humanité</b> .....	22
<b>À pas de loupe</b> .....	24
<b>Conflit autour d'un confit</b> .....	26
<b>Drôle de négociation</b> .....	28
<b>En-tête</b> .....	30
<b>Vertige</b> .....	32
<b>N'y voir que du feu</b> .....	34
<b>La portée de nos pas</b> .....	36
<b>L'univers du nid</b> .....	38
<b>Forger l'intérieur</b> .....	39
<b>Gymnastique imposée</b> .....	41
<b>Le clan</b> .....	43
<b>Le voyage d'une vie</b> .....	45
<b>L'enjôlement</b> .....	46

*Les ateliers des Fauteurs de mots se déroulent mensuellement et de façon virtuelle pendant la saison dite morte. Ils deviennent l'occasion de créer tout en socialisant. Une dizaine de personnes y participent sous l'excellente organisation et animation de Michèle Lesage. Le déroulement est simple : quelques minutes d'écriture automatique puis nous plongeons tous, caméra et micro fermés, dans notre univers pendant quarante minutes. Sous un thème choisi, nous faisons aller notre imagination, en intégrant parfois des mots imposés ou en respectant un style particulier.*

*Puis nous faisons lecture à voix haute de nos textes et recevons les commentaires, les fleurs, mais jamais le pot de nos collègues. Et nous expédions ensuite nos créations pour qu'elles soient publiées sur le site des Fauteurs de mots ([lesfauteursdemots.com](http://lesfauteursdemots.com)).*

*Pour ma part, je ne fais jamais de corrections, sauf orthographiques ou grammaticales. C'est ainsi que je vous livre ci-dessous mes textes originaux composés lors des ateliers d'écriture auxquels j'ai participé entre 2021 et 2025. Aucun lien ne les relie, le tout est en vrac, en espérant que vous apprécierez ma plume parfois lourde, parfois légère.*

*Bonne lecture!*

*Louise*

## **Un précieux héritage**

Je suis une veilleuse de nuit, de type silencieux. Tout ce qui m'entoure, aussi moelleux que la mie du sein de ma mère, sert mon imagination. Même éveillée dans la pénombre, je vois les moutons sauter la clôture, mais je ne les compte pas. Je ne veux pas m'endormir. Je vise un maximum d'expérience sensorielle. Je tourne et retourne tout dans ma tête. J'écoute les ronflements et les petits bruits de vent... là par la fenêtre ouverte.

La route jusqu'à l'aube s'éternise et, dans les confins de mon lit, je replie mes orteils pour éviter la lourdeur de cette catalogne tissée, héritage si précieux de ma mère. Chaque fois que je remonte cette couverture, je suis près d'elle. Je tire, centimètre par centimètre, à mon partenaire cette chaleur et le laisse à son espace dénudé, lui sans autre but que de perpétrer, après coup, l'éternel larcin. Je suis une voleuse de nuit qui remplit sa valise.

*27 mars 2021*

## **À la faveur de l'humidité**

Je fais de l'art depuis quelques années, à la faveur de l'humidité. Je sculpte mon musée des horreurs. Celui que m'a légué ma mère, avec ses dix doigts qui ont tissé des kilomètres de tricolette, rabouté des carrés de courtepintes, assemblé mille et une feuille en soie de patrons aux lignes droites, pointillées et courbées. Des mains gercées au fil des hivers à étendre coûte que coûte camisoles, bas et chandails sur la corde raidie par le froid. Des extrémités crochues par ce temps impitoyable qui n'a de cesse désormais de se réchauffer tout en maintenant une incertitude prévisionnelle.

Cette métamorphose ne me sied. J'envie ces oiseaux de neige qui filent vers le sud, même en temps de pandémie. Je jalouse ces sveltes jeunesses qui décapsulent sans douleur une cannette, un pot de pilules destinées à calmer ces tiraillements qui minent ma patience. Je rage contre ces compagnies qui s'enflamment à vendre des anti-inflammatoires, mais qui ne sont pas foutues de créer un emballage aisé à ouvrir. Je peste contre cette catégorie de médecins qui se fout de mon intolérance et qui n'offre que peu.

J'endosse mon gant de fermeté et je boxe sur papier toute ma lourdeur de cette vie temporaire musclée par le baromètre de mes parents, l'aiguille au plancher gauche. Je regarde mon fils qui rit en parlant d'un loisir, croyant que je m'en vais jouer aux quilles. Je calme ce désir de fondre des heures dans un bain chaud pour effacer cette arthrose et me dis que cette solution ne ferait qu'accroître mes varices. Je quête la sérénité de la vieillesse.

*20 juin 2021*

## **Véhicule incendié, son corps retrouvé**

J'ai compris tout de suite ce qui s'est passé dans la ruelle l'autre soir. Je rentrais chez moi et j'entendais clairement les sirènes s'activer. Mon chat se terrait sous le divan, mon chien hurlait à la lune, pleine il va sans dire. C'est toujours comme ça, douze fois par année. Plus la lune arrondit ses fins de mois, plus la catastrophe est imminente. C'est totalement cyclique. Pas un voisin ne m'a expliqué jusqu'à présent ce qu'il se passe vraiment. Pas un journaliste ne s'y risque non plus. Personne, sauf moi, ne fait des liens entre l'astre et les désastres. J'ai bien ma mère qui m'a déjà raconté que les cheveux poussent plus vite à la pleine lune. J'ai bien mon père, ce mycologue, qui m'a expliqué le même phénomène pour les champignons. Mais je n'ai personne qui a saisi le vrai sens lunaire et les ennuis planétaires. Des chercheurs se sont risqués récemment à démontrer qu'il n'y a aucun lien entre la santé mentale et la pleine lune, même que d'autres ont affirmé que la ronde lune n'a aucune emprise sur la pandémie actuelle.

Moi, je n'y crois pas. Je suis une pro-lune, totalement soumise à sa charge virale. Je revendique régulièrement, pancartes à la main et regard vers le ciel, sa domination. C'est pourquoi, l'autre soir, il m'a fallu peu de temps pour comprendre.

Je n'avais pas de calendrier lunaire sous la main, mais grâce au comportement excessif de mon chat et de mon chien, je suis parvenue immédiatement à relier mes neurones.

Lorsque je me suis avancée à la fenêtre donnant sur la ruelle que j'ai vu la fumée dense, les pompiers s'activer, le policier dérouler sa bande jaune et puis là, un véhicule incendié, un corps calciné, retrouvé grâce à l'éclairage de la lune, pleine, il va sans l'écrire, j'ai encore tout de suite allumé.

*25 septembre 2021*

## Magie

Tout repose sur la matière, depuis des temps immémoriaux, soit bien avant hier, une matière pourtant éphémère qui passe de main en main. Tout n'est que masque de poudre d'orange assorti d'un déguisement convenable, mais à mille lieues de soi. L'artifice, tel un feu de paille, s'étirole et s'envole, lorsqu'il rafale, à l'image de l'épouvantail vêtu d'une chemise à carreaux et d'un couvre-chef de denim. Même constat pour toutes ces confiseries qui disparaîtront demain en un tournemain. Ces menottes qui grelottent, une fois au chaud, puiseront dans leur sac magique et goberont tout en un temps record. C'est la magie annuelle, celle qui s'installe dans les rues une fois le soleil disparu.

La majorité revêt un habit à thème, d'autres s'inventent un extérieur. J'ai toujours voulu être une sorcière et je l'ai été dernièrement, un soir de pleine lune. J'arborais cette longue cape noire avec juste ce qu'il faut de rouge à l'intérieur pour en jeter. Collée au chapeau, une perruque longue couleur poivre et sel faisant symbiose avec mes cheveux assaisonnés. Et puis, au bout de mes doigts, cette baguette étoilée, ce grigri distribuant vœux pieux ou ombrageux.

Je n'ai récolté qu'un maigre butin en retour. Peut-être que j'aime trop ? Après tout, nous ne sommes que le reflet de ceux qui nous ont mis au monde. À cet égard, il faut revenir à la matière. Car, dans mes corps familiers, il y a eu, bien avant ma venue sur terre, la joie qui a rencontré l'espérance. C'est ainsi qu'à la manière de mon père, un soir d'Halloween ou peu avant, il a déposé dans le giron de ma mère ce qui me constitue. Je suis Gémeaux, faut-il le préciser, et vous dire qu'un jour, je réapparaîtrai dans le corps de mes enfants.

*30 octobre 2021*

## **À fleur de peau**

Je le jure. Je ne céderai pas. Ce qui me sert de quatre murs n'est qu'un confinement par péché, une quarantaine allongée par insouciance, un isolement par inadvertance. J'ignore l'instant, l'endroit et le moment du début de ma culpabilité. Je n'ai pas vu le marteau de l'honneur s'abattre sur mon délit, mais j'ai compris la raison de ma liberté entachée.

Ceci écrit, l'approche de la faille était évidente, moins que la lumière au bout du tunnel, mais quand même. Tout le monde ne parle que de ça. Les journalistes en font grand état. Les dirigeants ne font que semer l'embarras.

Je suis une détenue de l'omicron, affectée d'un virus qui fiche tout en l'air, à tel point que l'on voit un convoi prendre la voie vers Ottawa pour parler d'une même voix. Cela ne durera. C'est écrit dans le ciel. C'est écrit sous la peau de nos ancêtres qui ont combattu peste, choléra, fièvre jaune et grippe espagnole.

Il faut patienter. Se tapir comme un chat. Se prémunir.

Il faut espérer. Sans dériver. Sans blesser.

*29 janvier 2022*

## Au jardin des orchidées

Je ne sais plus quelle année je suis allée en Asie et même quel pays j'ai visité. Je vieillis et de petits bouts de ma mémoire s'envolent chaque jour. Alors, je dois consulter mes carnets de voyage. Ainsi, en 2042, mon mari et moi avons mis les pieds à Singapour après avoir fait la Thaïlande en famille il y a de cela belle lurette.

Comme nous avons apprécié le jardin des orchidées de Chang Mai, nous nous étions dit que celui de Singapour devait faire partie de notre *to do list*. Toutes ces couleurs et ces odeurs nous avaient émerveillés. Il fallait donc récidiver.

À cette époque, le patchouli était partout avec ses effluves boisés et terreux. Un relent d'humidité également parce qu'il pleuvait tout le temps. C'était peut-être mieux ainsi. Toute cette poussière dégagée par les édifices effondrés demeurait au sol, emprisonnée par-dessus les tombes de milliers de combattants et de civils lors de la guerre de 2022 où le despote russe a été sans pitié.

Des deux mille orchidées au Jardin de Singapour avant cette guerre illustre, il n'en subsistait que la moitié; les employés ayant été affectés comme tant d'autres à assurer des responsabilités dans des épiceries asiatiques, s'ils n'étaient pas eux-mêmes appelés à reconstruire des années durant des pays européens détruits.

Aujourd'hui, je regarde cette carte postale de Singapour que j'avais achetée près de ce jardin. J'avais décidé de la conserver sans rien écrire dessus, mais j'y avais déposé le parfum d'une orchidée cueillie au hasard. Un peu de frottement en me disant que l'arôme s'évaporerait un jour. Mais non, tout est en place. Dans mon nez, dans ma tête, dans ma mémoire qui revit à cet instant précis.

Je redescends au salon et me dirige vers le fauteuil où mon mari s'assoyait habituellement. Je touche au cuir encore chaud du soleil qui y plombe et j'y dépose cette carte en mémoire de notre voyage. L'odeur exhale même s'il n'y est plus. L'odeur respire le bonheur après tous ces malheurs.

*26 février 2022*

## **Après la célébration**

À l'annonce imminente, j'avais tout prévu. Les bidons d'eau entassés à raison de quatre litres par jour par personne, les batteries de rechange, les boîtes de conserve, l'ouvre-boîte, les sachets d'aliments déshydratés, le petit poêle et ses réserves de butane, le jeu de cartes, le papier hygiénique; de quoi tenir au moins un mois.

On m'a qualifié de fou lors de la fête en l'honneur de Françoise. C'était bien mal me connaître, moi l'organisateur hors pair qui se tape la lecture matinale de tous les quotidiens du pays. Je savais trop bien ce qui se tramait là-bas. Je savais que cela aurait des répercussions jusque chez nous. Je n'étais sans doute pas le seul à le penser puisque les journalistes n'arrêtaient pas de faire des mises en garde, même si peu de personnes les croyaient. Depuis la crise sur la colline parlementaire, ceux-ci avaient mauvaise presse. Des allumeurs d'émotions, sans plus. Et pourtant...

J'ai eu beau faire part de mes intentions aux amis de Françoise, personne n'écoutait. Les gens riaient, se parlaient entre eux, se congratulaient, même que Françoise parlait à son chien Yana carrément assis sur la table. Elle, c'est une vraie folle à la langue fourchue. Aucun respect des gens! À croire qu'on va goûter aux raisins déposés à quelques centimètres des fesses de son toutou!

J'ai donc quitté la fête plus tôt que je pensais. J'avais encore fort à faire dans mon sous-sol. Calculer l'épaisseur du béton était l'une de mes priorités et placarder la seule fenêtre était tout aussi important.

Depuis trois heures la nuit d'avant, je ne dormais plus. J'avais regardé une vidéo simulant une attaque nucléaire entre la Russie et les pays membres de l'OTAN. L'une des premières attaques était menée sur ma ville. J'en avais déduit que la présence de l'aluminerie, un fleuron de notre continent, représentait une cible de choix pour le despote.

Tôt le matin, j'étais passé à l'œuvre en déplaçant, remisant, triant tout ce qu'il y avait dans les trois pièces de mon sous-sol. J'avais déterminé l'endroit où nous mangerions, soit mon atelier de travail. Ce n'était pas très salubre comme endroit, mais un peu de ménage permettrait de rendre l'endroit potable. La grande garde-robe de cèdre avec ses nombreuses tablettes permettrait d'y ranger denrées, eau, trousse de premiers soins et tout le nécessaire pour assurer la survie de ma famille. Mes deux adolescents avaient déjà un lit superposé dans la plus grande pièce et j'y ajouterais un matelas pour ma femme et moi.

J'étais prêt et même si l'anxiété me gagnait au fil des préparatifs, je ne céda pas à la panique. Les miens seraient en sécurité quoi qu'il advienne.

Lorsque le jour fatidique arriva, nous eûmes à peine vingt secondes pour nous rendre au sous-sol. C'était le soir. Le nuage dégagé par la bombe nucléaire avait couvert la ville, c'est ce que nous apprenions par la radio. Nous étions tous fébriles, le genre de nervosité qui tenaille les entrailles, à tel point qu'un de mes garçons me demanda où il pouvait se soulager. Le besoin était urgent. C'est alors que je réalisai l'absence d'une toilette ou même d'un seau improvisé. J'étais dans la merde totale...

*26 mars 2022*

## La palette de bolo

Je ne suis plus certaine de ce qui s'est passé le soir du réveillon de mes quatre ans, mais l'histoire a été racontée à mes petits-enfants l'an dernier par mon père, sans doute heureux d'en inventer une pour leur faire plaisir. Il ne peut effectivement rien leur refuser. Il s'est assagi avec le temps, ne frappe plus ma mère depuis longtemps ni aucun de ses enfants et est devenu quasiment gaga lorsqu'arrive Noël. Ah oui, il faut préciser qu'il vit en reclus depuis le décès de ma mère et, évidemment, il ne fréquente plus Facebook. Il lit même des romans romantiques, des BD bien dessinées et cuisine des biscuits au gingembre qu'il distribue en cadeaux le vingt-quatre décembre.

Je m'appelle Nathan le tannant. Mon frère, le bon Simon a six ans et ma sœur Chloé le bébé a deux ans. Cette année-là, maman avait eu un coup de cœur dans une boutique de Noël. Deux gnomes prennent maintenant place dans le salon, à proximité de l'arbre. Nous les avons nommés Cannelle et Cardamome, une fille avec de longues tresses blanches et un garçon bien barbu, avec des tuques qui cachent la moitié de leurs visages. Ils n'ont pas d'yeux, mais selon l'artisane qui les a conçus, ils voient tout. Ils n'ont pas d'oreilles, mais ils entendent tout. Ils n'ont pas de bouches, en conséquence, les biscuits restent intacts dans l'assiette destinée au Père Noël. Seuls leurs nez peuvent détecter l'arôme des biscuits, alors ils piaffent de découragement sur leurs frêles jambes. Voilà, ça situe les personnages principaux.

Chaque cadeau sous l'arbre est emballé dans un sac identifié à chaque personne. Ma mère, comme d'habitude, n'a jamais le temps pour de beaux emballages. J'ai donc l'idée saugrenue d'intervertir tous les cadeaux lorsqu'ils ont tous le dos tourné ou font leur sieste. Ce qui fait que papa recevra une belle robe bustier rouge, maman une poupée Bout d'Chou, Chloé le très gros livre *À la recherche du temps perdu*, Simon un os en caoutchouc, mon chien Henri le casse-noisettes qui m'est destiné et moi, j'hériterai de l'auto téléguidée de mon frère, ce qui est vraiment mieux que la marionnette en bois dont je ne saurais que faire. Voilà, ça situe le scénario catastrophe.

La nuit de Noël, c'est bien connu, il peut se passer des faits étranges dans une maison où la taquinerie est de mise. Or, les gnomes, ces seuls êtres ayant les pifs les plus aiguisés de la maisonnée, outre celui d'Henri, sentent la soupe chaude et comprennent le mauvais tour que je sers aux miens et remettent les cadeaux dans les bons sacs, sauf deux. Par inadvertance ? Par vengeance ? Nul ne le sait et nul ne le saura. Voilà, ça situe l'imbroglio de l'histoire.

Ainsi, au moment prévu de la distribution des étrennes, tout le monde reçoit le cadeau qui lui est destiné, sauf Henri et moi. Henri recevra le casse-noisettes et moi son os. Je pique alors une crise monumentale, le genre de crise comme j'ai déjà fait il y a deux ans sur le sol du Walmart. Mon père nous envoie, Henri et moi, bouder dans un coin parce qu'évidemment, Henri n'est pas content et fait pipi sous l'arbre. Voilà, ça situe la catastrophe annoncée.

Les gnomes, piteux et désespérés de nous voir bouder près d'eux, décident de prendre la situation en main. Ils téléphonent au Père Noël et s'entendent avec lui. Celui-ci interrompt sa route de distribution et revient lancer dans la cheminée de Nathan une nouvelle boîte, celle-ci bien emballée. Le père qui s'apprêtait à allumer le foyer réceptionne le paquet, essuie la suie et dit à Nathan : « Eh bien, il semble que le Père Noël a un autre cadeau pour toi, Nathan ! » Voilà, ça situe le moment surprise de l'histoire.

Nathan se retourne, Henri fait de même. Tout heureux, Nathan ouvre rapidement ce nouveau cadeau et y découvre un avion téléguidé. Il donne l'os à Henri. Le père, on ne sait pour quelle raison, sort une palette de bolo dont la boule est coupée et la place au milieu du salon. Tout le monde, après avoir bien mangé, part se coucher. Au milieu de la nuit, des claquements répétitifs se font entendre. Alertée par eux, la famille se lève et découvre Casse-Noisettes qui sert une fessée bien méritée aux deux gnomes. Voilà ce qui met un point final à l'inadvertance ou à la vengeance; soyez-en avisés !

*18 décembre 2022*

## Catastrophe au large

Nous avions pour mission de nous rendre de l'Estonie au Danemark pour livrer une cargaison d'objets promotionnels à Katastrofevej le jour de la fête de Valdemar le 15 juin. J'avais quitté ce matin-là ma ville de Saaremaa bien connue des Nord-Côtiers qui doivent traverser le fleuve Saint-Laurent à leurs risques et périls. Il faisait un temps splendide et la mer Baltique, couleur émeraude, me rendait euphorique, moi le simple steward portant la casquette aux couleurs de mon employeur. Voilà pour la mise en place de l'histoire et la liquidation immédiate des mots que j'avais choisis et qui devaient m'inspirer pour ce récit véridique !

Face au vent, j'inspirai. Vraiment. À pleins poumons. Car je savais que le voyage ne serait peut-être pas de tout repos. Nous avions, bien que ce soit un navire-cargo, permis à quelques touristes d'embarquer moyennant de bons frais. Je connaissais une partie du groupe et je les savais inhabitués à la navigation en haute mer. J'étais le seul employé à servir d'interprète puisque je parlais le danois couramment et que ces touristes venus visiter l'Estonie en avion n'avaient pu retourner chez eux de la même façon, Covid obligeant. Que voulez-vous, la pandémie en mène large, même au large !

Après quelques heures en mer, les vagues s'intensifièrent à tel point que les passagers improvisés, le ventre vide, réclamèrent à corps et à cris, surtout à cris, des antihistaminiques que nous n'avions pas, nous les habitués du roulis. Les passagers, enfermés dans des cabines à occupation quadruple, se lamentaient à qui mieux mieux et leur seul cabinet de toilette subissait les assauts de chacun.

Je ne sais pas où j'ai trouvé le courage de gérer cette crise et surtout de tout nettoyer. Ma mère, cette force vive, m'avait appris tout jeune comment changer la couche de mon frère. Assurément que j'avais bien enregistré la leçon ! Face aux vents de mon petit frère, je n'inspirais pas. Vraiment pas.

À compter de cette expédition houleuse dans la mer baltique, écrivons-le, le capitaine à la casquette haut placée me remit la médaille du courage. De couleur émeraude, la médaille portait la mention : Au plus brave des stewards. J'étais euphorique.

*29 janvier 2023*

## Sentir le sapin

À l'aube du réveillon, toute la famille avait pressenti la fin du patriarce. Malade depuis des siècles, une expression d'usage dans la famille, Maurice s'était levé du pied gauche comme à son habitude. À peine entré dans la cuisine, il avait déjà la dalle basse et bourrasait la vaisselle pour trouver une tasse potable. Évidemment, Lucienne n'avait pas démarré le lave-vaisselle et l'armoire était vide. Elle allait assurément se faire brasser le canadien la pauvre ! Maurice, même avant qu'on lui diagnostique une goutte, n'était vraiment pas commode. Lucienne avait eu sa part et ne lâchait pas son fou souvent, surtout quand son homme était en beau fusil.

Les rejetons se tenaient à carreau quand les couvercles r'volaient ! Chacun sacrait son camp dans sa chambre en attendant que le calme revienne. Ils en passaient des heures sur leur lit, les écouteurs sur les oreilles. Les voisins disaient de cette famille qu'elle n'était pas tricotée serré et ils étaient conscients de quasiment tout ce qui se passait, mais n'intervenaient jamais. Chacun se mêlait de ses oignons dans la rue, même si les six packs entraient à la pochetée chez les Leclerc et que les cris fusaient ensuite. Tout le monde autour savait que le diable était aux vaches dans cette maison !

Ce matin-là donc, Lucienne filait déjà un mauvais coton. Elle avait mis la dinde au four et épluchait les patates quand Maurice s'est présenté la face dans le cadre de porte. Manifestement, il était à son habitude, d'une humeur massacante. Ça sentait mauvais même si le sapin naturel dégageait une bonne odeur. Lucienne avait tout préparé la veille pour éviter une crise de nerfs. Elle s'était fendu le cul en quatre, mais visiblement aurait fort à faire encore pour calmer sa bête. C'est sûr que Maurice chiquait de la guenille ou comme son cousin français lui disait, Maurice mâchouillait une serpillière. L'ambiance de Noël était gâchée à l'avance.

Lucienne en eut assez. Avant même que les coups s'abattent, elle dirigea son couteau à patates vers Maurice et fonça. Elle ne se ferait pas encore passer un sapin. Maurice ne sentit pas le sapin, Lucienne agissait trop vite. À grands coups, elle lacéra, elle déchiqueta, elle écrasa, elle poussa. À ce rythme-là, Maurice eut son 4 % rapidement !

Même si Lucienne faisait du train, les enfants encore bien endormis n'eurent connaissance de rien. Lucienne eut le temps de terminer d'éplucher ses patates, prépara même ses carottes avant d'emballer le corps de Maurice bien comme il faut sous l'arbre avec inscrit sur l'étiquette : de moi à nous qui en avons plein notre cas'.

Morale de l'histoire : méfiez-vous des Lucienne...

*26 février 2023*

## **Je préfère écrire**

Que s'est-il produit le jour de ma conception ? Est-ce que ma mère avait la tête dans les nuages ? Est-ce que mon père tapait des mains ? Y avait-il de la musique qui jouait dans leur chambre ? Je n'ai jamais osé leur demander et maintenant que j'y pense, ils ne sont plus là pour répondre. Par contre, il y a un fait avéré, c'est que nous ne sommes pas toujours le portrait de nos parents. Physiquement peut-être, mais pas dans toutes nos fibres.

Ma mère avait l'art de rêver. Elle échafaudait de multiples projets, s'inventait un monde fait à son image tout en créant de multiples toiles d'ailleurs, sans y mettre pourtant les pieds. Elle voyageait à sa façon, dans sa tête. Sur son métier à tisser, elle poussait la navette entre les fils comme si elle était déjà en partance pour un autre pays. Elle mesurait régulièrement son œuvre. Ce faisant, elle marchait dans d'autres pas en réinventant le sentier. Ma mère était une aventurière de la vie. Au crépuscule de la sienne, elle m'a dit : pas déjà ? Ça m'a secouée. Ses projets étaient loin d'être terminés, mais elle avait encore de l'allant.

Mon père avait l'art du rythme. Sans jouer d'aucun instrument de musique, il battait la mesure dans sa parlure. Devant quelqu'un qu'il appréciait moins, il affûtait son violon et jouait un rigodon pour le désarçonner.

Ses mots résonnaient, ses blagues visaient juste quoiqu'il y avait des spectateurs plus critiques qui le dénonçaient en affirmant sa méchanceté déguisée. Mon père était un musicien de l'ironie.

Et puis, il y a moi. Tout le contraire. La terre-à-terre sérieuse qui rêve la nuit mais peu le jour. La pince avec rires qui croit posséder un talent d'humoriste, mais qui faille à chaque fois en racontant une histoire. Je préfère écrire. Je mets sur papier les rêves, ceux des autres. J'inscris des notes dans les marges, celles qui donnent des airs de famille à mes chansons. C'est ainsi que je m'exprime et que j'avance avec, pour seul bagage, un miroir que j'agite lorsque je suis perdue parce qu'il y a toujours quelqu'un pour indiquer le chemin qu'il soit ici-bas ou là-haut.

*26 mars 2023*

## Les points sur les hi

Que c'est bête de vivre ce devoir d'écrire plutôt que de savourer ce moment de plaisir ! Vraiment bête de le voir ainsi alors que c'est moi qui ai pourtant suggéré ce thème bestial. Moi qui pensais me réjouir à discourir sur des rimes alliant le lion au mouton, ralliant le courage du premier au froussard second. Me voilà devant la sempiternelle page blanche à errer sur Internet, à flâner carré net et à devenir anxieuse devant le chapelet du temps qui s'égrène trop vite.

Ça m'embête. Pas que je sois à court d'idées, mais en ayant eu un problème de connexion au début de l'atelier, j'ai manqué l'exercice d'échauffement et là, complètement déstabilisée, je suis incapable de me ressaisir, tel un lièvre qui flaire le loup. Démarrer à froid une rédaction ne me fait pourtant pas peur d'habitude, mais là, il y a des participants que je ne connais pas, qui pourraient me juger, trouver que je ne suis pas dans le thème du tout, se demander qui est cette drôle de personne qui propose une idée et qui n'est même pas capable de l'élaborer. Peut-être suis-je trop respectueuse des règles, de la routine, des points sur les i ? Peut-être suis-je invalidée par le bousculement de l'ordre établi ? Peut-être suis-je trop à cheval sur les principes ?

Voilà c'est dit ! Ce pied sur les freins doit venir de ma mère. Dans sa prime jeunesse, alors qu'elle était apprentie sur une ferme, un cheval l'avait ruée et depuis, elle avait une sainte horreur de tout ce qui pouvait s'apparenter à un animal portant des fers. Sa famille faite, elle avait transmis à nous, ses enfants, cette crainte et depuis, j'ai toujours tenté de respecter cette interdiction maternelle d'approcher un cheval ou son équivalent. J'écris bien « tentée » car l'été dernier, j'ai passé outre les règles de maman et je me suis approchée du beau Jackson, le fier quadrupède de mon amie Janine. Quelle belle bête ! Je me sentais en confiance et je lui ai toujours fait face, comme il se doit de se comporter devant un ennemi potentiel. Je n'ai pas osé le chevaucher et je l'ai caressé légèrement. Mes garçons étaient avec moi et, soucieuse d'éviter le transfert d'une peur générationnelle, je n'ai rien dit. Grand bien ce fut. L'ennemi juré devint ami.

Ce moment où l'on comprend que les i peuvent perdre des points, où l'on s'entend que des ennemis se créent parfois dans notre imaginaire, est un passage obligé de nos vies pour galoper plus loin. Il faut discerner ces temps précis qui deviendront bénis, tout en gardant derrière la tête que des vrais ennemis existent. Lorsque l'imaginaire quitte notre tête et que notre hamster crie à tue-tête, il est fort conseillé de se retourner et d'affronter. Le face-à-face est la méthode la plus sûre pour régler les problèmes des hi de notre vie !

*30 avril 2023*

## **Honneur, Honnêteté, Habilité, Humanité**

J'étais une enfant lunatique, j'arrivais toujours à oublier quelque chose. Ce jour-là, ma mère m'avait bien dit d'apporter mon herbier à la réunion de notre club 4-H. Elle m'avertit que j'aurais à le présenter devant toute l'assemblée, en incluant les parents, et que je ne devrais pas lui faire honte.

À ma dernière excursion en forêt, j'avais recueilli quelques feuilles d'arbres, dont du peuplier, du sapin baumier, de l'épinette et du bouleau. Mes spécimens avaient bien séché entre deux journaux puisque je les avais déposés près du poêle à bois au sous-sol. Ils y étaient depuis quelques mois.

Cette année-là, l'hiver était particulièrement rigoureux. J'ai souvenir de nos glissades sur la côte près de l'école où le vent rougissait rapidement nos joues et nos nez. J'ai également un souvenir douloureux où, vers l'âge de six ou sept ans, alors que je m'apprêtais à partir à la réunion du club, j'ai voulu idiotement expérimenter la sensation de ma langue sur le métal froid et glacé de la rampe avant de la maison. Mal m'en prit, j'étais prise. Incapable de crier, sans fratrie autour, j'ai dû me résoudre à battre des bras et des pieds, certains gestes accentuant mon inconfort.

Mes larmes entrecoupées de sons étouffés tombaient sur la neige de la galerie, créant de petites cavités vite remplies par la nouvelle neige qui tombait. La douleur s'accroissait. Heureusement, mon père qui devait m'accompagner à la rencontre sortit pour rentrer notre chienne et me vit, le corps penché, la tête emprisonnée par un collage malencontreux. Il me rassura et alla chercher ma mère qui eut la bonne idée d'appliquer une eau tiède sur la rambarde, me libérant ainsi de ma position douloureuse. Je pus, non sans sécher mes pleurs, me rendre à la rencontre, avec mes parents et une langue endolorie bien entendue.

J'avais pris soin d'emporter mon herbier dans mon sac d'école, je n'avais pas oublié cette fois-ci. En fait, j'avais plié les journaux qui étaient près du poêle, ne me souciant guère de l'état des feuilles. J'étais confiante que tout irait bien. Or, il en fut tout autre. Le moment venu pour moi d'aller présenter mon herbier, j'emportai mon sac. De un, en voulant prendre la parole, rien n'est sorti sauf quelques mots incompréhensibles, ma langue étant trop endolorie. De deux, en dépliant les journaux, il n'y avait rien, pas de traces quelconques de feuilles. J'étais sous le choc.

Ce n'est que quelques années plus tard que je compris pour le numéro deux, puisque le numéro un s'expliquait de lui-même. En fait, mon père économe utilisait les journaux comme allume-feu. Il avait donc utilisé les journaux dans lesquels se trouvaient les dernières trouvailles pour mon herbier, sans plus vérifier. Il s'en est excusé plus tard en promettant de prendre garde de toujours vérifier le combustible qu'il utiliserait. Ce qui fut fait.

Il y a quelques années, après son décès, alors que je vidais sa maison, j'ai retrouvé une boîte encore intacte de vieux journaux roulés et attachés par de la broche. Un soir de pleine lune, à mon petit paradis de bord de mer, j'ai brûlé tous ces rouleaux de papier me rappelant au souvenir de papa. La fumée m'incommodait, les larmes coulaient.

Le temps passe, les parents disparaissent, les souvenirs demeurent.

*26 novembre 2023*

## À pas de loupe

J'ignore quand cela est survenu, mais je me rappelle que cela devait être dans ma petite enfance alors que je n'étais pas plus haute que trois pommes. Bon, évidemment, l'expression est exagérée. Quel enfant vraiment ne mesure que trois pommes ? Quoi qu'il en soit, je devais avoir cinq ou six ans. Je vivais à l'époque dans un village isolé, là où il faisait bon pour les parents d'élever leurs enfants. En fait, ils les laissaient plutôt aller dans la nature ou dans les rues où les autos respectaient les jeux de marelle et de ballon-chasseur. Il n'y avait aucune crainte d'enlèvement d'enfants, mis à part l'intérêt pour le bandit de se construire un abri dans les bois adjacents pour s'y cacher avec le fruit de sa capture. Nous étions donc dans la ouate et les sœurs qui nous enseignaient avaient été formées bien avant la grande débandade de la religion et des mœurs qui les encadraient. Les adultes avaient qualifié cette époque d'équanimité, soit un parfait équilibre entre l'intimité et l'amitié. Nous étions heureux bien qu'insouciantes.

Or, un matin très chaud du mois d'août, ma mère m'avait catapulté à l'extérieur pour y jouer, prétextant qu'elle avait fort à faire sur sa machine à coudre et qu'elle ne pouvait me surveiller. Mon frère avait suivi, le chien et le chat aussi. Nous étions là, dans la cour arrière, près de la niche, à nous demander ce que nous pourrions bien faire pour occuper le temps. Il était trop tôt pour rejoindre les amis. Mon frère avait sur lui sa loupe qu'il avait reçue en cadeau à sa fête en juin, en même temps qu'un microscope dernier cri. Il eut donc l'idée de l'utiliser pour observer le sol à défaut de regarder le ciel, y trouvant alors matière à agrandir. S'approchant près de la jonction entre la terre battue jouxtant la niche et l'herbe haute, il aperçut une colonie de fourmis et me cria de le rejoindre. Je délaissai Catleya, notre chatte norvégienne, qui alla se réfugier sur le toit de la niche pour observer les arbres à proximité et le potentiel de proies ailées. Elle était bien là.

Mon frère, devant cette avancée plutôt longue de bestioles, entreprit de les observer plus attentivement. Il prit sa loupe et la positionna dans un angle où le soleil fonça droit sur la vitre. Sans trop comprendre ce qui se produisit, il aperçut une légère fumée embuer sa loupe et vit une fourmi se tortiller dans tous les sens puis se retourner, les six pattes en l'air, pour ensuite s'immobiliser. Je précise ici que mon frère, bien que plus vieux que moi, n'avait pas plus d'onces d'intelligence. La vengeance est un plat qui se savoure froid, tenez-vous-le pour dit, les frères !

Évidemment, le grand frère n'arrêta pas là son expérience. Il passa à une seconde fourmi, puis à une autre et encore une autre, jusqu'à l'extinction quasi complète de la colonie.

Mon père nous appela. Il était temps de partir à l'école. Pas question de la louper !

Toute la journée durant, je réfléchissais au pauvre sort d'autres potentielles victimes terrées dans leur fourmilière. Et je frémissais de subir le même sort, moi la cadette de la famille, l'infiniment petite.

Depuis, j'ai grandi et compris que, malgré notre positionnement dans l'espace, il y aura toujours de la cruauté envers les petits par de plus grands. Pour l'amoindrir, il suffit d'avancer à pas de loupe en tentant d'éloigner le soleil parfois un peu trop dangereux.

*28 janvier 2024*

## Conflit autour d'un confit

Mon pif est le plus affûté de la famille. J'ai toujours prédit avec succès ce qui allait arriver autour de moi. Par exemple, j'ai su, bien des mois à l'avance, que ma sœur Cécile allait marier Louis et qu'inévitablement, ce dernier s'intéresserait à ses activités. Ils sont faits l'un pour l'autre, indissociables. Leur fille Michèle, cette éternelle étudiante, a entrepris un troisième baccalauréat en administration des affaires après avoir tâté la biologie, probablement une lubie de sa grand-mère, et l'éducation physique. Ma sœur et mon beau-frère paient toujours pour ses études, se privent de voyager ou de s'offrir quelques plaisirs un peu plus dispendieux. C'est malheureux, mais je me doutais que les études s'allongeraient pour cette enfant insécure.

Je savais également que mon autre sœur, Rachelle, s'expatrierait un jour, attirée par l'ouest du pays où elle manie aisément les langues. Parfois, elle me consulte pour s'assurer de la bonne orthographe d'un mot ou de sa signification. C'est sa façon de garder contact et les échanges que nous avons sur *Messenger* sont souvent drôles car j'apprécie son humour hérité de notre père.

Quant à ma mère, Hélène, retraitée du ministère de l'Environnement, elle passe ses journées à lire, à faire des casse-têtes, à jardiner et à cuisiner pour cinq, même si mon père a lorgné une jeunesse il y a quelques années et s'est enfui avec elle. Heureusement, son amie Paule vient souvent lui rendre visite, surtout l'été afin de l'aider dans son aménagement paysager, des compétences issues de toute son expertise acquise au fil de son travail comme paysagiste. À elles deux, elles concoctent toujours de bons plats composés de légumes frais. La salade de concombre ou celle aux tomates sont particulièrement succulentes.

Au dernier réveillon de Noël, nous nous sommes tous retrouvés chez ma mère. Nous discutons autour de la dinde traditionnelle. Rachelle, à son habitude, triait les pois dans son assiette. Cécile mangeait tous les petits cornichons sucrés alors que Louis pigeait abondamment dans la corbeille de pains. Michèle, pour sa part, s'empiffrait de tout, comme si elle s'était privée de manger pendant ses études.

Il est vrai que ma sœur avait décidé d'un commun accord avec mon beau-frère de serrer la vis de l'aide financière, ce que je trouvais acceptable compte tenu des trente-deux ans de leur fille.

– Michèle, peux-tu, s'il te plaît, en laisser aux autres ? dit Cécile. C'est épouvantable de te voir te goinfrer ainsi ! Tu me fais honte !

– Mais j'ai faim ! rétorqua-t-elle, la bouche couverte de sauce, du persil entre les dents.

– Écoute ta mère, répliqua Louis. C'est vrai que tu nous fais honte ! On a beau être en famille, mais il y a des limites à ne pas dépasser.

– Vous aviez juste à me virer plus d'argent pour ma dernière épicerie. Je n'y arrive pas toute seule !

Le ton monta, de telle sorte qu'une intervention était nécessaire. Je me levai de ma chaise.

– Hé, ça va faire là ! Si tu veux manger tout ton soûl, va travailler et arrête de vivre aux crochets de tes parents ! C'est fini l'époque des Tanguy. Tes parents n'ont pas de vie à cause de toi. Chaque Noël, c'est toujours la même histoire.

Ça y est, j'étais sortie de mes gonds. Je n'ai pas d'enfants, mais je pouvais comprendre un tant soit peu le conflit familial qui se présentait trop souvent. Je l'avais vu venir. Il est vrai que mes années de travail en assurances de personnes facilitaient les prédictions. Les parents proches de tout perdre, ceux qui divorcent, ceux qui ne sont plus capables de payer leurs nouveaux biens.

Je pensais à tout ça lorsque je reçus en plein visage une motte de confit d'oignon que je n'ai pas vu venir. Le conflit était réellement engagé, le confit était gâché.

C'est à ce moment que j'ai compris qu'il y a assurément des limites à tout travail...

C'est aussi à cet instant que j'ai saisi que Michèle serait une éternelle étudiante !

*24 mars 2024*

## Drôle de négociation

En décidant d'aller au restaurant pour bruncher ce dimanche avec ma douce, je ne m'attendais pas à entendre, bien malgré moi, une conversation qui, en tant que journaliste, pourrait faire la une de tous les quotidiens du pays. Il faut dire que, même si je vis depuis des années dans une petite ville d'une région éloignée, il s'y passe des événements plutôt inquiétants depuis quelque temps. Or, je reconnus d'emblée le plus grand chroniqueur judiciaire du Québec attablé avec un homme qui ne me disait rien, mais qui était visiblement nerveux. Assis à leur table voisine et dos à eux, je pouvais aisément les écouter et, à un certain moment, je partis mon enregistrement, ce qui donna :

– J'sais pu trop où aller, j'suis coincé ici.

– Écoute All, t'as déjà fait un premier pas en acceptant de me rencontrer. T'es le deuxième criminel le plus recherché au pays. C'est sûr que les policiers vont t'pogner un de ces jours. Tu devrais te rendre, ça diminuerait ta peine.

– J'ai pas l'intention d'aller devant les bœufs pis me r'trouver en d'dans pour des années. J'ai même pas quarante ans. Qu'essé tu peux faire pour moé ?

– La première affaire, c'est d'arrêter de faire peur au monde ordinaire, si tu veux pas te rendre aux policiers. Ça pas d'allure c'que ta gang de rue fait depuis des semaines dans l'coin. Tirer sur du monde innocent, à quoi tu penses ? Y a des personnes âgées qui viennent d'avoir la peur de leur vie parce que l'un de tes innocents — j'devrais dire l'un de tes coupables — a tiré de son gun sur une maison mobile. A l'a ben beau être mobile la maison, a l'a pas pu se sauver, saint-cimonaque !

– Ouin, j'avoue que c't'était pas fort de la part de mon gars. Y va se tenir tranquille, fie-toi sur moé.

– T'es aussi ben d'aviser ta gang, parce que si c'est pas la police, c'est les Hells qui vont débarquer pis y vont faire le ménage, fie-toi sur moi, j'en connais un boutte sur leurs manières, pis là tu vas manger les pissenlits par la racine, cré-moi.

– On leur fait pas une mauvaise réputation aux Hells. On fait nos p'tites affaires de notre bord, c'est toute. Y viennent pas jouer dans notre cour.

– C'est sûr, mais y'a des méfaits que vous faites qui passent sur leur dos, pis ils aiment vraiment pas ça. Encore la semaine passée, le chef des Hells à Montréal m'a appelé pour jaser de c'qui se passe icitte. Y était vraiment pas content. Faque j'ai décidé de venir te voir. J'ai pas eu trop de difficultés à te trouver, contrairement aux autorités. J'ai mes méthodes.

– Tu vas pas me dénoncer toé? Tu négocies, t'es pas un délateur. Ah ben, attends peu, y a une oreille indiscreète derrière toi. J'm'en va aller lui jaser ça qu'ques minutes.

All se lève d'un coup et se plante devant moi :

– T'es qui toé? Pourquoi t'écoutes aux portes?

– Non, non j'écoute pas. J'suis juste impressionné de voir M. Poirier en ville. J'voulais même y demander un autographe. J'peux-tu? Ma femme aimerait ça avoir une photo, si ça vous dérange pas. C'est pas tous les jours qu'on est tout près d'un illustre chroniqueur judiciaire.

– OK gêne-toi pas, mais fais ça vite.

N'écoutant que mon courage, je me levai et demandai au chroniqueur de faire une photo avec ma femme. Il accepta et je me permis de bien cadrer la caméra de mon cellulaire pour capter le visage de All, dont je tairai le nom de famille, par peur de représailles. Or, dans mon excitation, j'oubliai complètement d'éteindre l'enregistrement de mon cellulaire, ce qui n'échappa pas à l'œil du criminel.

C'est ainsi que M. Poirier comprit qu'il avait une autre négociation à mener, celle-là plus difficile...

*28 avril 2024*

## En-tête

Je ne savais plus où donner de la tête alors que tout s'accumulait sur mon bureau. J'en avais véritablement par-dessus la tête ! J'en étais arrivée à procrastiner plus d'une fois par heure, à reporter tout au lendemain, à penser même à remettre ma démission. J'étais ce soir-là dans un état lamentable, d'autant plus que je venais de raccrocher le téléphone en beau maudit parce qu'une artiste, dont je tairai le nom, avait annulé sa représentation de demain sous prétexte que son enfant avait le syndrome pieds-mains-bouche. Évidemment, j'ai tout de suite pensé que la jeunesse était plutôt tête folle, que la maladie prétextée était imaginaire, qu'elle devrait changer de carrière si elle en faisait toujours à sa tête.

C'est alors que Maurice est entré dans mon bureau. Maurice, c'est mon secrétaire. Pas très particulier parce qu'on s'entend que d'accoler ce qualificatif à sa profession peut sous-entendre ce qui ne se passe pas entre lui et moi. Non, Maurice, c'est un secrétaire avec une tête sur les épaules. Toujours vaillant et attentionné, il est autant à l'écoute de notre clientèle que de mes problèmes. Il garde continuellement la tête froide et fait des pieds et des mains pour trouver des solutions. Or, ce soir-là, Maurice n'était pas dans son assiette.

Il était tard et il voulait rentrer chez lui pour regarder sa série préférée à la télévision pendant que sa conjointe, urgentologue, exagérait encore sur le temps alloué aux patients plus que patients de son hôpital. C'est pourquoi Maurice voulait que je le libère de sa journée, mais dans la situation où je me trouvais, ce n'était pas possible qu'il me laisse ainsi dépitée, sans espoir de combler la salle demain. Je sentais le rouge envahir mes joues, la pression artérielle assurément dans le tapis, mais je devais absolument garder la tête froide.

J'en étais rendue à en vouloir à Maurice, même à Luc Dionne, l'auteur de cette nouvelle série qui gardait en haleine tout le Québec. J'avais regardé le premier épisode et ce n'était pas mon genre. J'avais assez de problèmes à dépatouiller sans ajouter à mon lundi soir une intrigue cousue de fils inextricables et dont l'issue ne serait dévoilée qu'au printemps.

C'était trop pour ma p'tite tête de directrice d'une salle de spectacles qui, au surplus, venait de recevoir un jugement comme quoi il fallait que j'insonorise mieux mon bâtiment à défaut de quoi, la cour d'appel émettrait un avis de fermeture. Tout cela parce qu'un individu pas de tête en avait par-dessus ses oreilles du bruit de mes artistes. D'une part, mon budget ne me permettait pas d'investir dans des travaux d'insonorisation et d'autre part, bien qu'une manifestation à l'encontre de la décision rendue était prévue dans la semaine, je me sentais pieds et poings liés, sans avenir, sans motivation, avec un formulaire d'aide médicale à mourir entre les mains.

C'est alors que Maurice sortit de son chapeau, en fait de derrière son dos, un bouquet de tulipes. Je le dévisageai de la tête aux pieds, me demandant s'il n'y avait pas autre chose que j'allais découvrir. Il me tendit les fleurs; je fondis en larmes. Je compris à ce moment qu'indépendamment de l'annulation de l'artiste, il était impératif que je ramène mes pieds sur terre, sans faire tomber des têtes, sans me jeter tête baissée dans autre chose et surtout sans faire la tête à qui que ce soit.

Je déposai le bouquet dans un vase d'eau, je dis à Maurice qu'il pouvait quitter, je pris soin de déchiqueter le formulaire à moitié rempli, repris mon téléphone pour parcourir mon carnet d'adresses bien garni de vedettes qui ne sont pas des casse-pieds. Je trouvai facilement ma prochaine tête d'affiche !

*29 septembre 2024*

## Vertige

Il y a quelques mois, j'ai ressenti pour la première fois un vertige en me levant. Je venais de terminer un casse-tête, y consacrant des heures, la tête penchée. J'ai manifestement le vertige lorsque je m'approche d'un ravin ou que je ne suis pas rattachée à la terre par un quelconque soutien, mais là, ma tête tournait et j'ai dû m'agripper aux murs du corridor pour éviter la chute. Comme à chaque fois où un nouveau malaise apparaît, je me précipite sur Google en paranoïa. La recherche est toujours alarmante, jamais éloquente. Je prends donc rendez-vous avec mon médecin, convaincue d'avoir choppé une tumeur au cerveau. Pourquoi pas ? Mon frère a été opéré deux fois, à vingt-cinq ans d'intervalle pour ce type de cancer. C'est assurément génétique.

Une fois dans le cabinet, mon docteur me questionne, me tâte, prend ma pression artérielle, évidemment toujours trop élevée devant la blouse blanche, et me donne son diagnostic : la Covid est en cause, peut-être la longue ou du moins un de ses effets. J'opte plutôt pour un autre diagnostic. Je ne la crois pas. La dernière Covid subie remonte à près d'un an.

Je connais bien mon corps et ses manifestations, pas elle. Je reconnais ses diplômes, mais je refuse de croire qu'en l'espace de quinze minutes, la blouse blanche sait exactement ce dont je souffre. Je ne la conteste pas et reçois ses conseils d'usage trop minimes à mon goût. Ne pas trop rester concentrée longtemps est une recommandation importante à laquelle j'ajouterai de boire de l'eau et d'allumer une lumière près de ma source d'intérêt ; ce que je fais désormais aux petites heures du matin lorsque l'insomnie me gagne et que je lis les nouvelles sur la tablette.

Tout allait bien jusque-là.

C'est hier que tout s'est effondré.

Mon cœur s'est quasiment arrêté lorsque j'ai ressenti une forte douleur à l'oreille. Je me suis précipité à la salle de bain, prise de nausées. Ma tête tournait sans arrêt, l'acouphène me gagnait. Je me suis vidée de tout mon être et mon âme angoissait au centuple. Je ne savais pas ce qui m'arrivait, mais j'avais peur.

Mon conjoint voulait appeler une ambulance, lui qui, pourtant, est toujours imperturbable devant mes ennuis de santé, disant que tout passe, que rien n'est grave. J'ai refusé. Je me voyais déjà sur un lit d'hôpital, à moitié morte, mes enfants à mes côtés, moi réclamant l'aide médicale à mourir. Mes élucubrations fictives sont toujours intenses. Un genre de cinéma pour recevoir toute la reconnaissance que je mérite. À dix ans, j'étais comme ça. Souvent seule, je défilais un scénario catastrophe pour que l'on daigne enfin considérer ma petite personne, recevoir toute l'attention que j'espérais.

Constamment dans mon hypocondrie, je perds tout jugement. Je me transforme en Danny Torrance, poursuivi dans un labyrinthe par son père Jack dans le film de Stanley Kubrick, *Shining* ou *L'enfant lumière*, un des multiples romans de mon romancier adulé, Stephen King, dont je possède tous les titres. Sur ce labyrinthe construit sur un cimetière indien, je cours à en perdre souffle et je ne vois pas d'issue possible à ce dédale ni à la folie de mon père.

L'ambulance arrive. J'ai cédé. Pas d'attente. Batterie de tests. Je suis aux anges, mais pas encore morte. On prend soin de moi. Je pleure de peur. Je pleure d'émoi. Au moins cinq personnes s'activent au-dessus de moi, scrutent tous les recoins de ma personne. Mon conjoint me tient la main. Je ne suis pas loin des soins intensifs, il faut croire.

Et puis, le verdict tombe.

Je me sens coupable de ma paranoïa.

Tout s'explique.

Je fais une labyrinthite.

Je vais m'en sortir. Il suffira de quelques semaines et tout sera rentré dans l'ordre. Je repars avec une prescription d'antibiotique.

On a trouvé l'issue pour moi. Comme quoi il faut parfois se reposer sur une autre tête pour calmer ses esprits.

Jusqu'au prochain vertige...

*27 octobre 2024*

## **N'y voir que du feu**

L'assèchement de mes yeux nécessiterait l'aide de l'optométriste. Cela faisait quelques jours que je ressentais des picotements, même de l'échauffement. Je savais que ce n'était pas normal, même si ma mère n'y voyait rien de grave, mais bien sûr qu'elle n'y voyait rien. Avec elle, tout était si simple et si compliqué à la fois. Elle-même aux prises avec de la dégénérescence maculaire qui ne lui permettait qu'une vision périphérique, elle trouvait le tour de vaquer à ses occupations habituelles, de cuisiner, de tisser et de regarder la télévision. En fait, quand mon père critiquait un de ses repas, il s'exprimait souvent en ces termes: « C'est pas mauvais, mais tu peux perdre la recette! » Quand elle tissait, elle fonçait tête baissée et yeux quasiment clos tant elle avait de l'expérience en la matière. Ses doigts étaient passés maîtres dans l'art de connaître la bonne tension de fil, l'agencement de la tricolette et la perfection du rebord de la catalogne ou du napperon en voie de réalisation. Devant le petit écran, bien que ses dimensions aient augmenté au fil des ans (l'écran, pas ma mère), elle connaissait par cœur les traits de son animateur matinal, devinait les réponses de son quiz préféré bien que papa contribuait énormément à l'effort, et s'endormait sur les films d'action.

Sur ce dernier point d'ailleurs, je suis la digne représentante de ma mère et bien que je ne vise personne, il va de soi que tout le voisinage imite en tous points cet affalement de fin de journée.

Ceci expliqué, il fallait maintenant que j'obtienne un rendez-vous pour régler mon problème visuel. Ce n'était pas simple d'autant plus que mon optométriste m'avait informée, lors de ma dernière visite, qu'elle songeait à lever les feutres. Bien malgré elle, la retraite devant aidant, toutes les tentatives d'attirer un nouvel optométriste s'étaient avérées vaines. Je ne connaissais donc pas le sort qui m'attendait. Devrais-je m'expatrier dans la grande ville, reporter ou renoncer? C'était un gros problème, il fallait y voir! Je me disais que devant l'assèchement total de cette spécialité dans ma ville, je pourrais toujours pleurer un bon coup, remédiant là, bien que temporairement, à mon irritation corporelle.

Voilà que l'irritation de mes sens s'élevait lentement lorsque la réceptionniste m'informa qu'il me faudrait attendre quelques mois et rappeler plus tard, l'agenda de l'optométriste itinérant étant complet. Je n'y voyais maintenant que du feu...

C'est la pharmacienne qui finalement m'ouvrit les yeux.

Dans ses multiples étagères destinées à la prise en charge notamment de nos maux de tête ou de cœur, se trouvaient quelques astucieux flacons pour redonner du lustre à nos pupilles, oui ma fille ! Bien sûr, ma mère n'était pas loin tout en n'étant pas là. Son regard perçant avait guidé le mien vers la petite bouteille miraculeuse dont le produit était conçu pour un soulagement immédiat. J'étais au paradis après quelques gouttes distillées.

De retour à la maison, bien accueillie par le chien à la queue frétilante, je n'entrevis pas tout de suite le chat posté à la fenêtre du salon qui était happé par le ballet incessant des cardinaux sur notre mélèze japonais. Il s'agissait là d'une nouvelle présence animalière dans un lieu où pourtant la gent féline n'avait jamais mis la patte. Bien installé dans son nouveau refuge, le chat du voisin parti en vacances (le voisin pas le chat) avait confié Patof à mes parents sans que j'en sois informée.

Avec l'aide du chat, l'assèchement des yeux reprit de plus belle !

*24 novembre 2024*

## La portée de nos pas

Tant d'émoi derrière soi. Tant de beauté sur le bout de notre nez. Tant d'effluves depuis sur le fleuve. Il y a des matins de ressourcement où l'appel résonne plus fort.

J'ai connu ces moments où le vague à l'âme nous fait vibrer et révèle ce qu'il y a de plus profond dans notre histoire. Dès l'instant où j'ai su que je venais d'une bâtisseuse de pays, j'ai cru bon hisser mon orgueil d'un cran. C'est que cette femme, honorable du fait de ses nombreuses couches, a réussi, non sans peine, à dépasser les limites imposées par son époque.

Alexina Godon-Croteau, mon arrière-grand-mère maternelle, avait tant de jumeaux qu'elle mériterait que son nom soit inscrit au Panthéon du Québec, sous-section Abitibi-Témiscamingue, sous-sous-section Amos. J'aimerais raconter sa vie, assurément difficile. Entre les brassées de lavage à la main, les semailles, la popote suivie de la vaisselle à laver, le reprisage, elle trouvait du temps pour le commerce et l'agriculture, ayant mis sur pied l'une des plus belles fermes de la région. Il faut dire que Madame Croteau organisait des chasses au trésor sur son domaine afin d'avoir la paix. Quand elle décidait de bien cacher une tasse brisée dans la grange, elle y mettait de l'ardeur pour que sa marmaille n'entre pas dans la maison avant longtemps et que le découvreur se régale du carré aux dattes réservé à cette fin.

Quand je pense à mon aïeule, j'imagine aisément sa force de caractère, sa détermination et ses contours rebondis autour desquels s'accrochaient les Télésphore, Emmanuel, Josapha, Aline, Flore et bien d'autres tels que Corine, ma grand-mère, une jumelle de la dernière lignée des cinq couples enfantés. En plus des bessons, d'autres enfants « uniques » complétaient la tralée qui, chaque dimanche, occupait quelques bancs à l'église. Attentive aux sermons, Alexina priait comme toute bonne chrétienne du temps, mais espérait à la fois que son Philippe parte pour plus longtemps aux chantiers afin de la laisser tranquille une fois pour toutes.

En 1913, Alexina voit la maladie emporter son mari et la laisser avec les p'tits derniers à peine âgés d'un an. En laissant le village de Saint-Prosper, elle répond à l'appel d'une terre en Abitibi, prend le train et part sans le chef de famille se bâtir une nouvelle vie à Amos.

Pour être certaine de ce que j'écris, il faudra fouiller les rares archives, questionner les descendants, mais surtout remonter le fil de mes artères. Car me regarder dans le miroir ne suffit pas. Bien que certains de mes traits soient ressemblants à ceux d'Alexina ou de Corine, c'est dans le creux qu'il faut scruter, dans le poplité du cœur pour être précise, là où il y a gènesflexion devant notre mémoire ancestrale.

Je ne peux pas renier ce qui m'a forgée. Je ne peux pas me déliter, ma pierre d'assise est trop solide. Je ne peux que m'instruire de mon hier, récolter les fruits de ce que mon Alexina a semé tout autour et répandre les graines résultantes pour m'assurer que le visage de mes enfants reflète un maximum de confiance et de fierté. C'est à cela que je sers.

C'est pour cela que les empreintes laissées par nos pas sont primordiales et surtout indélébiles.

*26 janvier 2025*

## L'univers du nid

Les nuages d'hiver, toujours plus chargés de lames de neige, et la morosité de février se rallient au mois de novembre lorsque la marmotte voit son ombre. C'est ainsi lorsque le soleil décline pour l'un et brille pour l'autre. Les météorologues, ces grands scientifiques incompris, font les frais de conversations animées.

À mon arrivée à Montréal, le 16 février, je m'engouffre dans un taxi. Le chauffeur parle de la tempête qui sévit, en oubliant celle de 1971. Assurément pas dans l'esprit de ses parents à l'époque, trop jeune pour s'en rappeler ou carrément résident d'un autre pays. Il roule trop vite. On ne voit rien devant et moi, derrière, j'angoisse. Arrivée à l'hôtel, je respire mieux. Les élancements près de mon cœur disparaissent.

La chambre convient. J'y séjourne une nuit. Le temps de discourir du temps qui file et de mes engagements pour changer le monde, je retourne à l'aéroport. Un autre taxi m'y conduit. J'ai éconduit l'autre. Trop téméraire. Retourne dans ton pays, je regagne le mien. Ma pensée dévie. Le gène du racisme paternel. Je reviens au chauffeur actuel. Il m'embrasse sur les congères, me parle de lenteur, celle du déneigement. J'opine de la tuque laissant entrevoir ma nuque à son collègue qui le talonne. J'angoisse encore. Le mien ne voit rien derrière et moi, devant l'autre, je prie.

Je rallie mon nid. Les oisillons ont quitté, le mâle m'espère. Imperturbable cardinal. Son chant me ravit. Sur l'oreiller, son plumage couvre mes plaies d'anxiété. Je m'abandonne dans ses serres, là où croît la confiance. Nos becs échangent des baisers. Le temps tendresse. La lune, pleine de soleil, filtre au travers du store et darde sa lumière. Le temps caresse.

C'est dans le lit qu'on vit les plus belles chansons d'amour. Quelques refrains suffisent pour changer un univers. Couchée dans ce nid, je m'élève.

*23 février 2025*

## Forger l'intérieur

Je reviens de loin. Comme des milliers de gens d'ailleurs. Mais moi, je reviens de très loin. Rien n'y paraît extérieurement. J'ai bien rapporté des souvenirs dans mes bagages tout autant que de vêtements à laver. J'ai bien supporté les hordes de touristes et goûté les plaisirs de menus différents. J'ai répété assurément les mêmes gestes que tant d'autres. J'ai pris un millier de clichés, au final ressemblant à ceux de mes compagnons. J'ai tout imité. Cependant, je ne suis plus la même. Ils ne sont certainement plus les mêmes. Comme nous ne l'avons jamais été. À chacun son soi, chacun son chez-soi.

J'ai ressenti des vibrations différentes. Bien que j'aie suivi le circuit traditionnel touristique, je n'étais pas là au même moment. J'ai croisé d'autres habitants qui m'ont souri autrement. Le climat s'est réinventé pour moi. Les fleurs ont éclos plus précipitamment, le réchauffement en cause. J'ai suivi des foules aux odeurs particulières. J'ai tressauté au passage du Shinkansen; à peine si j'ai pu le filmer. Je m'y suis engouffrée et m'y suis assise rapidement de peur d'être déstabilisée. J'ai tambouriné sur un taiko, au final en harmonie avec mon groupe pourtant hétéroclite. J'ai confectionné mes propres sushis et expérimenté l'application d'une feuille d'or. Cela m'a enrichie. J'ai créé du papier et j'y ai inséré quelques motifs symboliques.

Je suis revenue en boule, chamboulée. Je n'en suis pas revenue de ce pays aux contrastes éclatants. Entre la ville la plus peuplée du monde, ses Alpes enneigées et son mont mythique, j'ai pénétré sa forêt de bambous et traversé ses nombreux toriis. Juste ces derniers passages ont fait incliner ce que je suis. Pas autant toutefois que ces innombrables nippons qui, par respect, défient les lois de la gravité en nous saluant bien bas. Nombre de fois je me suis sentie aspirée et aussi inspirée. Par ces éclairs du temps qui file au quotidien et qui s'assagit en mode vacances. Par ces fleurs de cerisiers ou de magnolias qui nappaient le sol que je foulais. Par ces sentiers bordés d'arbres millénaires ou de glycines majestueux. Par ces étoiles dans les yeux de mon amoureux.

Je ne suis pas vraiment revenue du Japon. Je flotte entre deux contrées. Celle où je suis née et celle où je suis ressuscitée.

J'ai circuité quelques pays bien avant celui du Soleil levant. Lorsqu'on me demande lequel est le plus beau, je réponds qu'ils le sont tous, à leur façon, mais le plus admirable est celui qui remue l'intérieur.

Là-bas, sur l'impression du moment, j'ai bien saisi les différences mais non toute l'essence. C'est maintenant, au retour, devant les photos qui dégagent leurs effluves que j'émerge. Il y a une nouvelle âme en moi. Cela durera peut-être qu'un temps et je redeviendrai celle que j'étais. Je résisterai.

Le matin, j'ouvre les yeux différemment. Nourrie d'une culture axée sur l'humilité, bien que le repas n'ait duré que quelques jours, je reprends ma route autrement. L'autre, à mes côtés, en dira autant, bien qu'il l'ait vécu à sa façon. Ce n'est pas tant la destination qui importe mais le voyage au fond de soi. Chacun son chacun, chacune sa chacune. Il n'y a pas d'imitations possibles malgré les répétitions.

*4 mai 2025*

## Gymnastique imposée

Comme bien d'autres parents, je leur dis de faire attention. Comme d'autres collègues, j'ai prononcé maintes fois le mot prévention. Un moment d'inattention et le pire peut se produire. N'importe quand, n'importe où. Un accident, trop souvent un simple accident.

Pendant des années, à quelques reprises, j'ai annoncé le pire au public. Un échafaudage tombé, un travailleur blessé. Une rupture de route, un employeur en déroute. Une formation inadéquate, une manœuvre maladroite. J'avais l'air impassible, mais mes tremblements de stress ressemblaient à de la détresse devant l'inéluctable, l'irréparable. Cet homme écrasé sous un chariot élévateur ne reviendrait plus chez lui à l'heure. Ce signaleur fauché perdrait la capacité de marcher. Sans compter toutes les maladies qui s'insinuent par les pores de peau ou courbent le dos.

Chaque jour, au bureau, je jonglais devant une gymnastique imposée par des aléas où le monde pouvait perdre pied au travail. Les journalistes avides de sensations fortes m'interpellaient et moi, je parlais d'une voix qui se devait d'être ferme mais rassurante, tout en rappelant les bases élémentaires de prévention, de formation, d'attention.

J'avais l'impression d'être une équilibriste sur un fil de fer. Ne pas trop tourner autour de l'essentiel pour ne pas s'étourdir, pour ne pas étourdir. Être soi devant le désarroi. Dire les faits sans trop mettre d'effet. Garder l'équilibre.

La semaine passée, un accident s'est produit.

Conséquence...

Ce fils aimé au bras tatoué placé sous respirateur artificiel contraint ses parents à ne plus respirer. Là est tout le drame. À la demande du père, les prières affluent de partout, les témoignages crient leur espoir ou se transforment en éteignoirs. Les premières soixante-douze heures critiques sont derrière, les cœurs des proches devant palpitent de nouveau.

D'autres collègues ont pris le relais. Ils enquêtent ou répondent aux médias. Un manège est en cause, l'homme l'opérait. Ou bien est-ce un moment d'égarement? Le saura-t-on jamais?

Des proches s'inquiètent et font la navette entre le boulot et l'hôpital, le cœur en mille miettes.

Des inconscients expriment des propos désobligeants, clouent au pilori, jugent a priori et se foutent des rappels au bon sens.

Et moi, dans tout ça, je songe à la précarité de l'existence et à ce cirque ambulante où le jeune homme travaillait, à quelques kilomètres de chez-moi.

Ça ne vaut pas la peine

De laisser ceux qu'on aime...

*25 mai 2025*

## Le clan

Ma mère aurait dit que nous étions tissés serrés. C'est vrai car bien des années après notre dissolution, l'ancre du souvenir de notre groupe s'accroche toujours à ma mémoire et tache d'une façon indélébile mon âme. Même à huit ans, nous étions des « girls » à la recherche de « boys ». Chaque soir, tout de suite après le souper et les devoirs, nous nous rassemblions au parc de jeux et parce qu'il était nécessaire d'honorer le nom de l'endroit, l'un de nous apportait la fameuse bouteille. Nous étions une dizaine, parfois moins, parfois plus, mais toujours en nombre mixte. S'il manquait des filles, nous vaquions à d'autres occupations. Même constat s'il manquait des gars. Après la formation d'un cercle, tous disséminés en ordre de sexe, une fille et un gars à la suite pour ceux et celles dont le cerveau est atteint de paralysie imaginaire, l'un ou l'une posait la bouteille au centre et lui faisait subir une rotation à une vitesse non contrôlée, ou à une vitesse contrôlée selon ce que nous visions. Voilà de quelle façon débutait notre quête.

Une fois la bouteille stabilisée et l'ouverture dirigée vers quelqu'un ou quelqu'une, le rotateur ou la rotatrice qui, bien sûr, n'émettait aucun rot désagréable avant de passer à l'acte que je me m'apprête à vous décrire, s'avançait vers le quelqu'un ou la quelqu'une et s'empressait ou non de l'embrasser. Voilà le geste posé.

Bon, c'était peut-être un geste banal pour la plupart, mais pas pour moi. L'anticipation du jeu me donnait des frissons incontrôlables. Juste de penser que j'allais donner un bec à mon « kick » du moment et au « kid » devant, j'étais surexcitée. Je me faisais tout un scénario, digne des plus grands classiques du cinéma romantique. J'étais la Juliette sur son balcon ou bien la Rose Dewitt-Bukater du Titanic. Évidemment, la force de mon mental fait en sorte que je cite ici une Rose qui est apparue sur le grand écran bien après mes huit ans, mais vous comprenez la nécessité... Voilà la mise en bouche.

Maintenant, parce qu'il faut bien passer à l'action. Un soir, après avoir tourné la bouteille, je parle de moi, le goulot s'est arrêté vis-à-vis le visage suprême du garçon de l'année. Vous dire à quel point j'ai arrêté de respirer serait un mensonge puisque je suis là pour vous raconter les festivités. Je ne sais pas si je l'ai ébloui.

Mon baiser a été rapide et un peu trop humide. J'attendais cet instant depuis si longtemps. J'en bavais ! Il m'a souri, s'est essuyé la bouche avec la manche de son chandail, s'est retourné et a quitté. Assurément ému, du moins c'est ce que je croyais, il est parti, le cœur tout à l'envers, avec sur ses lèvres l'empreinte de mon passage, ce qu'il désirait sans nul doute depuis tant d'années, au moins six, si mon compte est bon ! Voilà pour l'acte et l'impression.

Aujourd'hui, soixante ans plus tard et des milliers de baisers derrière la cravate (quelle cravate au juste ?), je n'ai de cesse que de penser à cette soirée de ma tendre jeunesse, à ce tendre playboy, à ce tendre échange. Voilà pour la réminiscence.

J'ai depuis créé un groupe Facebook des anciens de mon village. Je n'ai pas invité le garçon à nous rejoindre. J'ai décidé de conserver le souvenir intact de ce moment romantique bien qu'il fut court, car si je retrouve son visage actuel, je serai assurément déçue. Voilà pour la réalité !

Et vous, vos baisers, ils ressemblent à quoi maintenant ?

*28 septembre 2025*

## **Le voyage d'une vie**

Tant de jours à porter ta valise, maman. Celle qui m'aura permis d'éclater au grand jour dans un fracas de vagues. Celle qui aura fait qui je suis et que je t'aurai emprunté pour composer la plus belle portée qu'il m'ait été donné de créer. De la musique à mes oreilles.

Tant de jours à nourrir cette valise, papa, comme si c'était toujours le printemps. Ta semence jetée non pas au hasard d'une foule harmonique, mais ciblée en temps et heure dans une pénombre romantique, espérant la récolte d'un dernier fruit.

Tant de semaines devant, à apprendre hors de ta caisse de résonance, maman. À placer les pieds sur le sol, en tenant ta main solidement au début, puis précautionneusement comme on le fait d'un archet.

Tant de semaines, papa, à prendre des notes en riant de tes simagrées lorsque tu simulais l'atterrissage d'un avion, tenant solidement la cuillère pour éviter un crash face au crescendo de mon refus.

Tant de mois, maman, à m'éloigner lentement de toi par des solos devant tes trémolos. Ce temps de vie où le metal s'infiltré au travers des caractères pubères en heurtant tous les accords.

Tant de mois, papa, à répéter ma singularité quitte à marteler ton dos et à réfuter tous tes « si » si conditionnels, en dépit de ton regard indulgent et ton œil de verre, ce Nazar à l'apparat protecteur rapporté de ton voyage en Turquie.

Tant d'années, maman, papa, à vous réapprivoiser, moi votre petite princesse, vous mes renards bienveillants, puis à vous quitter par la force du destin.

Dans un geste de tendresse de votre poupée à vos corps fatigués, à vos cœurs épuisés, fredonner tous les refrains de l'amour, les sonnets écrits dans une lettre déposée sur chacune de vos ultimes valises bien enfouies, vos âmes à l'écoute de mes vers aux quatre dernières rimes embrassées.

*26 octobre 2025*

## L'enjôlement

Le jour où Raoul s'absenta de la résidence, Madeleine s'attrista, tout comme Georgette et Maurice. C'est que Raoul y occupait une place privilégiée. Malgré son âge avancé, il était toujours agile et démontrait un charme fou auprès de la clientèle en majorité féminine du centre d'hébergement. Raoul pouvait encore occuper tout l'espace vide du parquet, encerclé par les fauteuils roulants. Il débutait son numéro en esquissant quelques pas de danse et terminait en effleurant toutes les mains qui se présentaient, sa façon à lui de recevoir les applaudissements. Les dames se pâmaient devant sa beauté, les hommes le jalousaient presque. C'est que Raoul avait du mordant. Il connaissait les lieux aussi bien que le vieux Mathusalem, le tout premier employé, et il savait mieux que quiconque comment obtenir les grâces de la chef cuisinière. Ainsi, sans autre façon que sa présentation, il goûtait le premier à tous les plats, évitant ainsi un empoisonnement collectif. Comme le canari dans la mine, il se prêtait à l'exercice quotidien, acceptant même de terminer les assiettes des petites dames qui lui laissaient leur menu fretin.

Discutant entre elles, Madeleine et Georgette, comblaient un vide.

– Y paraît que Raoul souffre d'une infection. Es-tu au courant ?

– Oui, mais on ne doit pas en parler. Il a sa fierté.

– Ah bon ? Est-ce sérieux ?

– La chef cuisinière a dit que c'était inévitable avec tout ce qu'il mange depuis des années. Il aurait une infection urinaire, selon elle.

– C'est compréhensible qu'il soit discret alors.

Et patati et patata...

Les heures s'écoulaient au travers des soins prodigués, des sommes improvisés et de quelques rares activités.

Raoul ne revenait pas.

Raoul s'éteignait à petit feu, là où il était, malgré l'antibiotique reçu.

Raoul ferma les yeux.

Pour l'éternité.

Lorsque la nouvelle se répandit dans sa famille adoptive, il y eut des pleurs et des surprises. Toutes et tous avaient un gros caillou dans la chaussure, comme le suggère l'expression consacrée. Un autre vieux s'en était allé. Sauf que celui-ci laissait ses empreintes derrière.

On lui fit grand honneur. Derrière le talus, dans la cour intérieure, une stèle de marbre fut érigée en son nom sur laquelle était écrit : Ici repose notre meilleur ami, Raoul (2006-2025).

Depuis la disparition de Raoul, constatant la tristesse qui plombait l'ambiance, Maurice eut une idée. Il contacta sa petite-fille Émilie qui travaillait depuis peu à la clinique du coin. Il lui proposa une activité pour redonner vie aux autres résidents et Émilie accepta immédiatement puisqu'elle disposait de toutes les ressources nécessaires pour mener à bien le projet intitulé *Adieu la tristesse!*

Avec l'accord des directions de la clinique et du centre d'hébergement, Émilie se présenta aux résidents chaque lundi du mois, jour généralement gris. Elle détenait à bout de bras la potion magique, soit de petites portions tout juste sevrées de leur mère, l'une s'appelant Mousseline et l'autre Tartine.

Et c'est ainsi que l'une et l'autre firent oublier Raoul. Par leurs cabrioles, leurs jeux incessants dès qu'elles furent sorties de leurs cages, Mousseline et Tartine conquièrent de nouveau le cœur de Madeleine, Georgette et des autres dames.

C'est aussi ainsi que Maurice trouva l'âme sœur en Madeleine, cette dernière ayant appris d'Émilie le projet concocté par son grand-père. Madeleine ne pouvait résister au charme discret d'un soupirant. Chaque fois qu'elle effleurait les mains de Maurice, elle repoussait la tristesse qui était sienne depuis trop longtemps. Chaque fois qu'il clignait lentement des yeux, il trouvait grâce auprès d'elle. Maurice et Madeleine, pourrions-nous dire, menaient désormais une vie de chat.

*23 novembre 2025*